

**Zeitschrift:** Générations : aînés  
**Herausgeber:** Société coopérative générations  
**Band:** 28 (1998)  
**Heft:** 9

**Artikel:** La lampe à alcool  
**Autor:** Favre-Deprez, Micheline  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-826781>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La lampe à alcool

Paris, 1939. Je suis une fillette de 10 ans, qui vit heureuse avec ses parents. Lorsque tout à coup... La guerre. Où va-t-elle nous mener? De longues années d'horreurs sont devant nous. Heureusement, nous n'en savons rien encore.

C'est ainsi qu'en mai 1940, malgré les privations croissantes, nous fêtons ma première communion. Famille et invités sont là pour cet événement. Je suis fière de ma belle robe de dentelles que nous nous passons de génération en génération, de mère en fille, pour la cérémonie, selon notre tradition. Soudain, la sirène retentit. Une alerte aérienne! Vite, vite, tout le monde se précipite dans l'abri sous l'église pour de longues minutes d'angoisse. L'alerte s'achève. On respire. Mais, bien sûr, le cœur n'y est plus, le beau jour de fête est gâché.

Impressionné, mon père décide de me mettre en sécurité en province et m'envoie, en compagnie de notre bonne Nounou, dans sa maison située entre Saintes et Cognac. Le lendemain, nous partons donc toutes les deux pour un long voyage en train.

Enfin, nous arrivons à la maison de Nounou. La vieille bâtisse, qui donne sur l'unique petite rue du village, nous réserve d'emblée quelques surprises: il n'y a notamment pas de gaz pour se faire cuire des aliments, seulement une antique lampe à alcool qui ne fonctionne plus. Pas de problème, puisque je suis une vraie bricoleuse! Et me voilà tripatouillant avec ardeur cette lampe pour tenter de la réparer. Voilà qui est fait. Victoire! A présent, vite, allumons!

Et c'est l'explosion, incompréhensible, brutale, inouïe. Hurlante, les mains cachant mes yeux et le crâne grésillant sous l'alcool enflammé, je m'enfuis à travers la rue du village, accompagnée de ma fidèle Nounou affolée. Par chance, l'unique pharmacienne est présente et s'empresse de soigner tant bien que mal mes épouvantables brûlures. Bientôt, je me retrouve avec un visage entièrement plâtré de blanc, à cause de l'onguent qui protège mes chairs à vif de tout contact et de toute source potentielle d'infection. La nuit, mes mains doivent être attachées aux draps, afin que je ne puisse pas me gratter. Mes brûlures me causent d'atroces douleurs.

Comme si cela ne suffisait pas, mes chers parents ne me donnent aucune nouvelle. «Tu ne les reverras sûrement plus, tes parents. Paris a probablement été détruit», me disent aimablement les villageois, sans doute pour me remonter le moral!

\*\*\*

Mais un beau jour, ô joie, mes chers parents arrivent enfin. Pour parvenir jusqu'à moi, ils ont voyagé en voiture pendant une semaine.

Cependant, avec les pansements qui me recouvrent, ils ne me reconnaissent pas. Heureusement, avisant mes vêtements, ils comprennent que, sous ces bandages fantomatiques, c'est bien leur petite fille qui est là! C'en est trop pour papa qui se met à pleurer. Maman fond en larmes à son tour. Mes pleurs me font terriblement souffrir, tant l'entourage de mes yeux est à vif.

Quelques semaines relativement calmes se passent en famille dans la maison de Nounou. C'est trop beau pour durer. Un matin, les troupes allemandes surgissent dans le village. Nous entendons vrombir motos et camions. Nous comprenons. Pas de doute, ce sont Eux. Panique... Nous nous enfermons à double tour dans la maison, fragile rempart contre la rue où passe l'ennemi. C'est alors que la courageuse Nounou dit à

papa: «S'ils sonnent à la porte, ne sortez pas! Moi, j'irai leur répondre.» Eh oui, c'était là l'ambiance du moment. Le cœur battant, nous entendons une moto s'arrêter juste devant la porte. Un soldat met pied à terre et frappe. Nous sommes muets de terreur. Il frappe encore. Tremblante, notre héroïque Nounou va ouvrir, plus morte que vive, mais bien décidée à risquer sa vie pour nous sauver. Alors le soldat, très poliment, demande: «Bonjour. Avez-vous de l'eau?»

On imagine le soulagement de Nounou et la célérité avec laquelle elle obtempère à cet inoffensif souhait. Satisfait du service, le soldat se désaltère, remercie et s'en va comme il est venu. Nous ne le reverrons pas.

\*\*\*

Quant à nous, en automne nous revenons à Paris où, nous l'ignorons encore, nous attendent la peur, la faim et le froid. L'hiver est terrible. Sous la pression du gel, les conduites éclatent. Nous nous réfugions à la cuisine où nous survivons tant bien que mal devant nos buffets vides. Je vais à l'école l'estomac creux. Je suis en demi-pension. Un jour, on nous donne pour dîner... une demi-tête de lapin! Brrr... Je vois encore le creux de l'œil cuit!

Lorsque la guerre s'achève enfin, mon pauvre papa a contracté la tuberculose. Il m'est interdit de le voir à cause de la contagion. Son état empirant, il est finalement placé à l'hôpital, puis en sanatorium. Mais il est trop tard, le bon air de la montagne n'y peut plus rien. Il ne guérira pas.

J'ai presque 20 ans lorsque mon cher papa vit ses derniers instants. Mais, comme je travaille en saison à Cannes, je ne peux même pas venir lui dire adieu. Je ne le reverrai jamais plus.

*Micheline Favre-Deprez*

*Propos recueillis  
par Simone Collet*

